

Pas d'chicane dans ma cabane

la même

Number 3-4, 1987

À ciel ouvert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21950ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel Variable inc.

ISSN

0831-3091 (print)

1923-2322 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

la même (1987). Pas d'chicane dans ma cabane. *Ciel variable*, (3-4), 70–71.

PAS D'CHICANE

Nous sommes des malappris, sans-abri, psychiatriques qui revendiquent l'autopsie, voisinent les hystériques, les calomnies, le tragique ingurgité à coups de boîtes de carton lancées du haut des 3e étages, ces cages magnifiques qui auront duré 24 heures, un mois, parfois deux et jamais six; affublés de titres, comme dans les journaux, comme dans les combats les plus nobles;

la mécanique inversée, traversée de coliques, l'état puéril de traîner un sac plus ou moins vide d'un bar à un café plus ou moins triste, avec une tronche longue comme ça; parodiés de menaces, de hauts cris, et même nommés petits-bourgeois, retardés mentaux, fuckés de l'an 2000, nous sommes trop vieux, trop troués pour mener une telle vie, on le sait, ça se voit, ça se vit;

et soudain il pleut et il n'y a pas de toit, ou alors chez ces amis qui vous découpent en morceaux à force de vous prouver que vous êtes nul; la belle affaire;



DANS MA CABANE

ce soir, c'est la rage, les messages de truand sur les répondeurs automatiques, tout le monde est absent, c'est relativement platonique; *«prenez-vous en main, cessez de vous accrocher aux autres ou alors finissez-en au métro»*, c'est déjà moins que ça; ceux qui répondent raccrochent aussitôt les *«bonne chance»* et *«on se reverra»*; des tonnes de vingt-cinq sous engloutis dans les cabines pour constater qu'il pleut encore et qu'il n'y a plus de quoi se payer un café;

tout le monde est occupé, c'est relativement banal;

la constante pression, la tête dans l'étau, les joues roses de la tension à repenser et à se dépenser pour les salauds qui nous ont plus ou moins fait la guerre;

pas de victime, la vie continue;

il n'y a personne à force de parcourir les rues, la pluie, d'arpenter encore cent fois les mêmes mots dans la cloche qui sert de pensée martelée;

un avis d'éviction, un cancer, une engueulade, donner son corps à la science ou pour la nuit, l'abri fait le drame, le retour au statut privilégié qui vous remet le nez à l'asphalte quinze fois par année, n'importe quoi de sauvage et d'efficace;

tout l'impitoyable ne sert donc plus à rien, tout le budget passe en changements d'adresse et il n'y a jamais aucune adresse qui tienne, c'est votre marque de commerce, ça et votre sale gueule, ça rend l'espace autour de vous tellement immense que ceux qui vous connaissent ne vous rencontrent jamais;

jamais eu de voisins, jamais, jamais eu la paix, jamais, trop vieux pour être à ce point désordonné, congédié, fatidique; *«si je suis fou, enfermez-moi»*, mais ça ne prend pas, les années '80 sont au condo ce que l'on est pour rien; n'aller rester chez personne, prendre la rue au lieu, comme lieu, et ne parler à personne, c'est moins dur que la haine, le congé forcé, les oubliettes et la tuerie monumentale de l'explosion caractérielle, la méchanceté magistrale qui se donne des droits de propriété, toutes les menaces de l'endroit qui vous sautent dessus par la bouche de leurs canons: des principes; *«fini physiquement, défectueux psychiquement, bon pour la corde ou l'asile»*: une manière qu'ont les autres de vous aimer.

VAUT MIEUX LANCER SES BOÎTES DU 3e, VISITER DES CARTES POSTALES ET MANGER LÉGER.

la même ■



Guy Chérubin